

MOHAMMED Marwan & MUCCHIELLI Laurent (dir.). *Les bandes de jeunes. Des « blousons noirs » à nos jours*

Paris : La Découverte, 2007, 404 p.

Véronique Bordes



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rfp/1657>

ISSN : 2105-2913

Éditeur

ENS Éditions

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2009

Pagination : 156-158

ISBN : 978-2-73-42-1185-3

ISSN : 0556-7807

Référence électronique

Véronique Bordes, « MOHAMMED Marwan & MUCCHIELLI Laurent (dir.). *Les bandes de jeunes. Des « blousons noirs » à nos jours* », *Revue française de pédagogie* [En ligne], 169 | octobre-décembre 2009, mis en ligne le 05 octobre 2010, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/rfp/1657>

Ce document a été généré automatiquement le 19 avril 2019.

© tous droits réservés

MOHAMMED Marwan & MUCCHIELLI
Laurent (dir.). Les bandes de jeunes.
Des « blousons noirs » à nos jours

Paris : La Découverte, 2007, 404 p.

Véronique Bordes

RÉFÉRENCE

MOHAMMED Marwan & MUCCHIELLI Laurent (dir.). *Les bandes de jeunes. Des « blousons noirs » à nos jours*. Paris : La Découverte, 2007, 404 p.

- 1 Depuis que la jeunesse existe en tant que groupe social, elle ne cesse d'être interrogée dans ses pratiques, dans ses cultures, dans son existence. La déviance reste un thème particulièrement prisé par les médias et le monde politique, le plus souvent mis en avant par l'intermédiaire de l'existence de « bandes de jeunes ». Cet ouvrage fait suite à un colloque international qui a permis, pour la première fois, de réunir des travaux en sciences sociales traitant des bandes. Il montre l'évolution de cette thématique depuis les années 1960, les changements de la société influençant étroitement le fonctionnement, la composition et l'existence des bandes. En introduction, Marwan Mohammed et Laurent Mucchielli posent la question du statut social des « bandes de jeunes ». En revisitant l'histoire de cette expression, les auteurs montrent comment elle est devenue synonyme de peur, l'imaginaire collectif l'associant aux « classes dangereuses » vivant dans les banlieues des grandes villes, derrière ces peurs se cachant « le thème de la décivilisation par l'étranger et celui de l'américanisation violente des banlieues » : le mot « bande » devient synonyme « d'insécurité de proximité ».
- 2 Dans une première partie, l'ouvrage offre une approche historique des bandes en s'appuyant sur l'histoire des « blousons noirs ». Les médias tiennent une place importante dans l'apparition de ce phénomène. Ludivine Bantigny nous présente à la fois son

invention médiatique et son utilisation politique, mais aussi nous aide à comprendre le fonctionnement de la presse au travers du traitement de ce sujet singulier. L'idée que ces jeunes sont le symbole d'un problème de société apparaît, mais reste dominée par l'image récurrente d'une classe laborieuse qui serait dangereuse et qui doit donc être encadrée. Élise Yvorel nous montre ensuite que l'éducation surveillée a une autre vision du phénomène en s'intéressant au « dérapage singulier du processus de socialisation » et développe une analyse sociologique de la délinquance juvénile. Enfin Sébastien Le Pajolec explore l'image des « blousons noirs » au cinéma. Pour cet auteur, le phénomène des « blousons noirs » reflète les inquiétudes de la société par rapport à sa jeunesse. Il permet aussi de déverser la peur des Français face à une société qui se modernise. Si la figure des « blousons noirs » disparaît progressivement à la fin des années 1960, la banlieue reste associée à la délinquance juvénile. En prenant le parti d'une approche historique du phénomène des « blousons noirs », ces premiers articles nous montrent comment les médias se sont emparés d'actions délinquantes isolées pour en faire un phénomène social sans jamais s'interroger sur le lien avec les changements de la société française qui s'opèrent alors rapidement, annonçant déjà des problèmes de discrimination et des dysfonctionnements institutionnels.

- 3 Dans une seconde partie, l'ouvrage s'attarde sur la construction sociale des bandes. Maryse Esterle-Hedibel revient sur le débat théorique autour des bandes de jeunes. Elle montre leur constitution sociale et leur évolution au fil du temps par le développement d'une mobilité étendant leur territoire hors des simples limites du quartier. Ce regroupement est l'occasion d'un apprentissage de la vie de groupe. Marwan Mohammed interroge le rôle de la fratrie et des acteurs de même génération autour du jeune dans sa construction identitaire, montrant que la socialisation des jeunes de quartiers populaires est multiple. Finalement, la bande est au départ un style de vie qui devient pertinent en cas d'échec et de rejet. Thomas Sauvadet poursuit la réflexion en explorant l'organisation de la vie juvénile dans la rue et dans les cités, les hiérarchisations, les collaborations et les mises en concurrence entre les plus jeunes et les plus âgés. Ces groupes sont organisés autour d'un intérêt commun, quel que soit sa nature. Afin de saisir comment les jeunes finissent par se retrouver dans des bandes, Mathias Millet et Daniel Thin s'interrogent sur les liens existant entre l'école, les jeunes de milieux populaires et les groupes de pairs. Ils montrent comment « l'école, par ses classements négatifs, surdétermine l'importance des pairs ». Ainsi la culture des rues ou des bandes se développe en contrepoint d'une disqualification scolaire, la démocratisation scolaire n'ayant fait qu'accélérer ces formes radicalisées de sociabilité. L'intérêt de cette partie réside dans l'exploration des bandes au plus près des jeunes. Les auteurs nous guident vers une compréhension de l'organisation interne des bandes de jeunes, de leur organisation générationnelle et nous amènent vers une approche des motivations des jeunes lorsqu'ils rejoignent une bande.
- 4 Dans une troisième partie, l'ouvrage explore les actes produits ou associés aux bandes. Laurent Mucchielli revient sur la thématique récurrente des bandes et des viols collectifs. Il nous montre comment les mécanismes de socialisation peuvent être défaillants, poussant les jeunes vers la marginalisation. La bande devient l'espace unique de socialisation des garçons dans laquelle les filles en rupture sociale et isolées se retrouvent avec le risque d'être au centre d'une agression collective. Cette place des filles est ensuite interrogée par Stéphanie Rubi. Parler de la délinquance des filles n'est pas simple, puisqu'elle oblige à interroger les stéréotypes construits autour des « filles violentes ». L'auteur étudie les stratégies développées par les filles à la recherche d'une

reconnaissance, d'un pouvoir avéré et d'une construction identitaire. Les bandes de filles pourraient bien être l'expression d'une forme d'émancipation en puisant dans le modèle dominant qu'elles rejettent pourtant. De son côté, Manuel Boucher explore la place des travailleurs sociaux face aux bandes et la difficulté de développer un accompagnement face à la pression sociale et aux stratégies différentes des professionnels présents dans les quartiers. Le travail de la prévention spécialisée dont le but est de permettre une cohésion, une régulation, une participation sociale est aujourd'hui remis en cause par des entrepreneurs de morale développant une commande sécuritaire. La prévention est donc remplacée par la répression qui produit de la violence et aggrave la situation des quartiers populaires. L'intervention sociale dans l'espace public est donc en danger. Pourtant, pour Jérôme Boissonade, l'espace public est un lieu de rassemblement pour les jeunes où ils développent des sociabilités juvéniles. Ce rassemblement est aussi un moment de légitimation des jeunes et de confrontation avec la société. Finalement, l'espace public devient un lieu d'expression, de rencontre et de débat pour ces jeunes. On comprend bien, à la lecture de cette partie, toute la difficulté d'accepter les bandes de jeunes dans l'espace public face à des orientations politiques de répression de la délinquance dans les quartiers populaires, alors que ces rassemblements peuvent être des espaces d'expérimentation et d'expression d'une certaine forme de citoyenneté, à la condition que les institutions tiennent leur rôle dans le processus de socialisation des jeunes.

- 5 La quatrième et dernière partie de cet ouvrage tente d'explorer ce qui se passe au niveau international autour de cette notion de bande. Marwan Mohammed introduit cette approche en s'interrogeant sur la possibilité de comparer les phénomènes. Pourtant, au travers de ces articles, on comprend que les bandes ont une fonction sociale et deviennent une forme de résistance face aux dysfonctionnements des institutions. Pour Yves Pedrazzini, les bandes des métropoles d'Amérique latine ont une fonction de « socialisation d'urgence » face à la fragmentation et la privatisation des espaces publics. Pour Danièle Poitou, les bandes africaines permettent de pallier les carences éducatives de l'institution. De son côté, Thibaut Dubarry nous montre comment les Tsotsi, délinquants urbains noirs constituant les gangs du Cap en Afrique du Sud, sont victimes de la violence qu'ils produisent, se retrouvant prisonnier dans un système de « conservation de la violence ». Ils créent de véritables contre-sociétés structurées sur des rites de passage leur permettant de compenser ce que la société leur refuse. Benjamin Moignard, de son côté, propose une comparaison entre les bandes brésiliennes et les bandes françaises. Si en France elles se structurent autour d'un processus de « ségrégation réciproque », la référence commune étant le statut de l'étranger, au Brésil elles se développent autour du crime organisé avec une organisation sociale propre, mais restant toujours soumise à l'autorité du chef local. Finalement, les bandes s'intègrent dans des logiques sociales locales et globales. Ces constats s'appliquent plus largement aux différentes bandes étant au centre des interrogations de cet ouvrage.
- 6 La postface est finalement l'occasion pour Gérard Mauger de revenir sur « le monde des bandes ». Il pose la nécessité économique pour les jeunes d'entrer dans ces organisations. Comme le montrent les travaux des sociologues de l'École de Chicago, on est bien là dans l'inscription de phénomènes de déviance afin d'obtenir l'accès à une certaine forme d'intégration en palliant les manques institutionnels. La bande devient un espace d'expérimentation collective, un lieu de construction identitaire permettant une reconnaissance des pairs. Cette quête d'une place sociale se développe de façon plus ou

moins violente selon le degré de présence d'un État social, de structures familiales, selon l'état du système scolaire et du marché du travail.

- 7 Cet ouvrage nous permet de faire le point sur la notion de « bandes de jeunes » et de prendre conscience qu'elles sont l'expression de dysfonctionnements institutionnels. L'intérêt réside aussi dans le fait que les auteurs nous montrent comment la jeunesse populaire est perçue, de façon récurrente, comme dangereuse et qu'elle subit les mêmes reproches, que l'on parle de « blousons noirs », de « bandes de jeunes » ou de « groupes juvéniles », la différence résidant peut-être dans l'organisation plus ou moins bien repérée de ces différentes formes de sociabilité juvénile qui sont, de toute façon, soumises à des fonctionnements sociétaux influençant leur existence.

AUTEURS

VÉRONIQUE BORDES

CREFI-T, université Toulouse-Le Mirail-Toulouse 2